Photographie de 1930 montrant, à Anost, un attelage de vaches étonnant : une « bigote » et sa descendante « barrée » née de croisements avec la race charolaise.

LES «ROUGES»

PAR A. VIEILLARD

La relation avec l'animal, défini par Gaston Bachelard comme « *le plus ancien compagnon de nos songes* », a pris au sein du vieux monde rural une extraordinaire dimension, tant économique que culturelle, et nos gens du Morvan, « hommes du bois et du bœuf », en firent l'une des clés de leur civilisation traditionnelle.

D'abord « beurgeaillon », puis « toucheur » convoyant les animaux jusqu'aux boucheries de Lyon ou de Paris, devenant « bœutier » à l'occasion, afin de labourer les grasses terres de Beauce ou de Picardie, accédant enfin au rang de « galvacher » pour courir les chemins de vingt-trois départements, besognant sur les chantiers forestiers ou transportant à la « louée » n'importe quelle denrée, les charretiers morvandiaux, tous éleveurs, dresseurs et « meneurs » d'exception, ont traversé l'essentiel de l'histoire au pas de leurs bêtes rouges aux grandes cornes noires. Et ce témoignage authentique, véritable expression d'un grand savoir-faire, demeure indissociable d'une race bovine mythique qui, sans doute, avait franchi les millénaires.

Celle-ci, qui fut sacrifiée pour de stupides considérations de marché maquignon, confortées par des intérêts politiques momentanés, ne peut être reconnue comme telle aujourd'hui, puisque la zoologie officielle n'a jamais eu l'occasion de l'entériner en tant que patrimoine lié à un terroir donné. Cependant, la mémoire sous toutes ses formes, qu'il s'agisse des récits des plus âgés, jadis collectés, des écrits manuscrits ou imprimés dus à des amateurs éclairés, voire à des « hommes de métier », sans oublier l'actuelle découverte de photographies, donne à penser qu'il y avait là, sur notre rocher, une espèce qui lui était adaptée.

La première notation que nous ayons sur ces bovidés tient en quelques lignes écrites par G. Coquille, en 1595. Ce seigneur de Romenay, dans son *Histoire du pays et duché du Nivernois, explique « qu'à Chastelchinon et ses environs, partie en Bourgogne »*, le territoire abondant en fontaines permet aux habitants de conduire les eaux du plus haut des côtes des montagnes jusqu'au profond des vallées, créant ainsi les conditions nécessaires à la pousse d'un herbage destiné à nourrir et engraisser bœufs et vaches en quantité. Mais il ajoute *« que la chair de ceux-ci n'est pas si tôt acquise qu'aux bêtes nourries en plat pays »*, concluant toutefois : *« Les marchands sont soigneux d'y venir acquérir le bétail, car s'il est mis en d'autres herbages, ils sont assurés de l'avoir incontinent gras et bon. »*

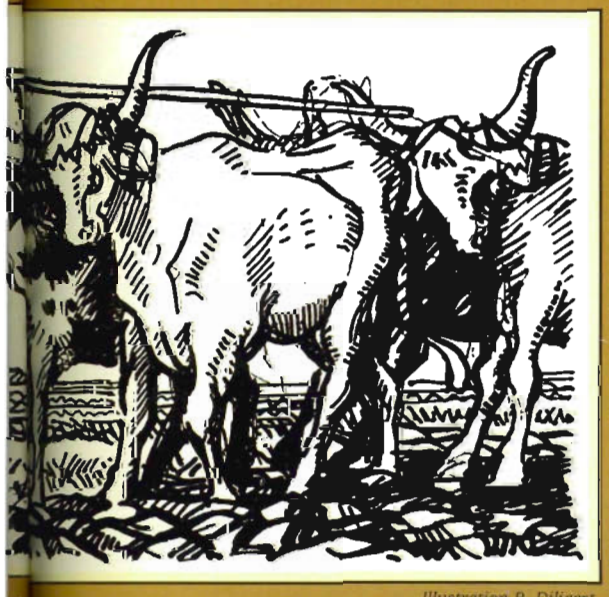


Illustration R. Diligent.

La seconde information sérieuse provient du marquis de Dampierre qui, sous Louis XV, considère nos bêtes rouges comme *« les meilleures au monde pour leur aptitude au travail »*. Et en 1806, dans son *Etude sur le bétail nivernais*, G. Gillet écrit : *« Chaque héritage est clos de haies vives, ce qui facilite l'éducation des bœufs et des vaches qui, tous sans exception, sont d'un rouge sanguin avec quelques taches blanches à la naissance de la queue [...] la structure de cette race néolithique, dolichocéphale, très appréciée pour son courage et son adresse, est très ramassée. »*

Plus tard, en 1840, dans le *Journal d'agriculture* de département de la Nièvre, G. Delafond précise que ces animaux petits, sobres, intelligents et travailleurs, sont très répandus, ceci malgré la concurrence effrénée d'une autre race à robe blanche; la charolaise-nivernaise, dont C. Mathieu, fermier d'Anlezy, a commencé la promotion depuis 1750.

Dans le même temps, le député Dupin, président du comice agricole de l'arrondissement de Clamecy, affirme : *« Les montagnards morvandiaux ont consenti à sortir de leur routine et à croiser les bœufs au poil rouge avec les blanches génisses du Charolais, parvenant ainsi à produire des animaux plus grands, et par conséquent d'une plus grande valeur. »*

Enfin lorsque, en 1865, M. Degoix, vétérinaire à Avallon, parcourt le Morvan, il peut alors décrire tout à la fois des bêtes rouges génétiquement pures comme le résultat « barré » ou « blond » de leur croisement programmé. Cet homme de l'art nous a laissé sur l'espèce autochtone de précieuses informations, réunies dans une petite étude menée avec précision : *« Il n'y a pas longtemps, elle était l'unique race de ce pays, race antique s'il en fut; véritable produit du sol, elle est de moyenne, même de petite taille. Son poil, pie alezan; la couleur blanche se montrant de préférence le long du dos, sous le ventre et la face interne des membres, et de poil rouge sur les parties latérales du corps; sa tête est courte, légère, avec le front large et plat, l'œil à fleur de tête; les cornes, longues et fort gracieusement contournées en « S », se dirigeant en avant, en dehors et en haut. Elle a le corps court, la côte ronde, le rein droit, la croupe large, mais la queue saillante à sa base. Les membres sont relativement courts et les os peu volumineux; cependant les fesses, quelquefois peu fournies, souvent rapprochées, rendent l'entrecuisse étroit et l'animal un peu pointu de derrière; le pied est petit, la corne est sèche, luisante et solide... C'est une race travailleuse par excellence, peu exigeante, sobre, rustique; d'une vigueur et d'une adresse peu communes. Un pur-sang. »* Et cet observateur d'ajouter : *« Peu difficile sur la nourriture, cette race rend à proportions ce qu'on lui donne. Elle s'engraisse promptement sans nourriture choisie et donne un bon rendement. Une viande fine et marbrée d'une qualité supérieure. »*

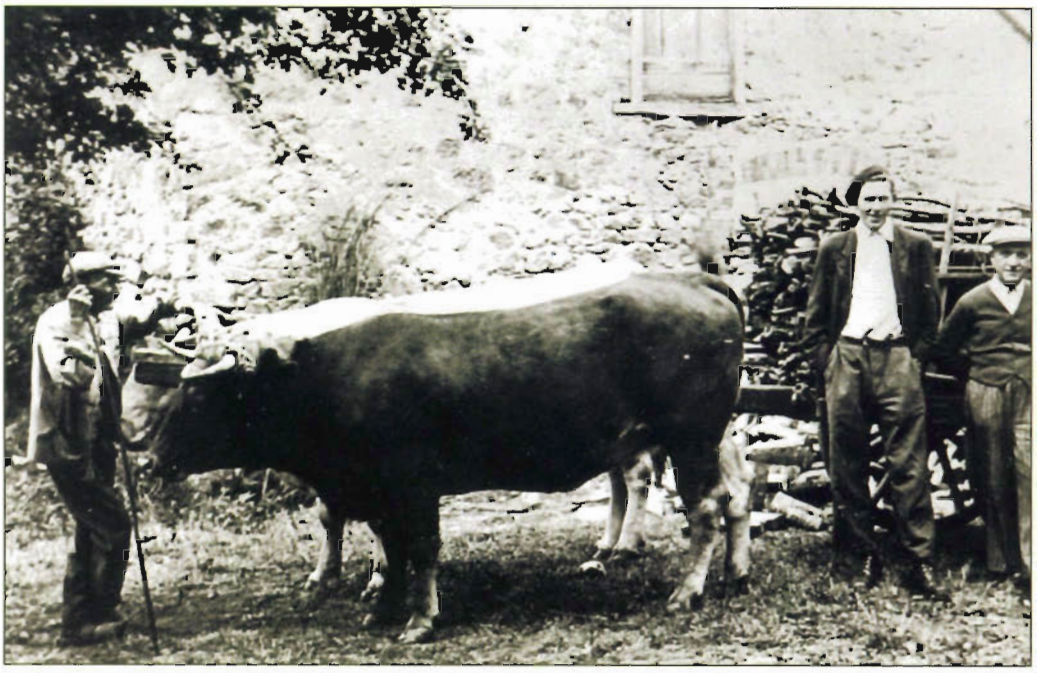
Malgré ce premier cru très prometteur, véritable approche scientifique, le mal paraissait consommé dès 1880 : la science commençait de se pencher sérieusement sur les espèces propres aux terroirs, et l'on disait la race morvandelle déjà passée dans l'histoire!

La place m'étant comptée, voici donc un résumé véridique, mais néanmoins succinct, de connaissances limitées par une notoire absence de volonté scientifique, voire politique; le Morvan étant, comme chacun sait, *« un pays de coquins qu'il vaut mieux éviter... où la maréchaussée se méfie du paysan qui ne craint que le diable... et où les loups eux-mêmes sont les suppôts de Satan, etc. »*. Sorte de justificatif d'une mise à l'écart systématique.

Cependant, nonobstant ces affirmations délirantes, nos gens furent obstinés et leur mémoire devint une forteresse où tout fut engrangé, puisque leurs descendants, qui aujourd'hui fouillent à l'envi dans ce passé préservé, découvrent, quel que soit le sujet abordé, de nouvelles données qui

semblent plus conformes à la réalité... Et pour nos « rouges », on constate, étonné, qu'il y a moins d'un demi-siècle elles étaient encore à nos côtés.

Déjà lorsque M. Vigreux, dans sa thèse *Paysans et Notables du Morvan au XIXe siècle,* nous livre les statistiques agricoles de 1852 dans lesquelles on se rend compte, chiffres à la clé, que 35000 bovins « rouges » dominaient largement le cheptel des hautes terres morvandelles, on est en droit de douter que ce dernier se soit brusquement volatilisé en moins de trente années. Aussi, en cherchant de façon plus spécifique, on découvre à la suite de cet historien qu'en 1900, ces animaux mythiques étaient toujours répertoriés dans bien des villages du Morvan (conjointement à leurs descendants « barrés » comme les charolais importés). Glux, Saint-Prix, Arleuf, Planchez, Lavault-de-Frétoy, Anost, Cussy et Gien-sur-Cure semblant demeurer les refuges privilégiés de ces « bigots et bigotes », chers aux anciens.



Cette exceptionnelle photographie, prise au hameau de la Folle-Boutenot (commune de Planchez) en août 1955, montre l'un des ultimes specimen de notre race mythique, correspondant aux anciennes descriptions.

Vue de la foire des galvachers du 1er décembre 1913, à Anost : on peut encore apercevoir de nombreux couples de bêtes rouges du Morvan.

Parce qu'aujourd'hui nous pouvons porter un regard nouveau sur ces choses du passé grâce au résultat de travaux collectifs ou particuliers, les connaissances retrouvées, puis révélées au public, suscitent de nombreuses interrogations. Car il y a là non seulement une approche pédagogique pour tous ceux qui ont soif d'histoire, mais aussi une accumulation de références susceptibles de modifier notre perception d'un environnement économique ou culturel, quelque peu délaissé par les autorités. Dans ces conditions, les exemples capables d'apporter une amélioration à notre situation (compte tenu du phénomène de désertification) doivent tous être pris en considération, même si, de prime abord, certains d'entre eux paraissent relever de l'utopie, voire d'une curieuse vue de l'esprit.

Ainsi, alors qu'on tente de sauver les vergers ancestraux, les tourbières sauvages, les écrevisses de nos ruisseaux, les plantes à caractère médicinal... ou que l'on se penche sur la destinée des « piaichies », on oublie d'inclure dans ces travaux dûment subventionnés ce qui serait sans doute un enjeu majeur : la race rouge du Morvan, reconstituée et remise à l'honneur; sachant qu'une éventuelle réussite de ce projet surprenant bouleverserait peut-être l'activité de nos éleveurs survivants, « naisseurs », par nécessité, de charolais inadaptés au sol ingrat de notre rocher comme à son climat redouté (cette espèce ayant d'ailleurs été tellement sélectionnée, pour ne pas dire manipulée, qu'elle a perdu toute forme de rusticité et coûte davantage en produits vétérinaires qu'en herbages coutumiers).

« *Folie!* » diront les uns. « *Anerie!* » affirmeront les autres, justifiant leur assertion par besoin de démontrer qu'on ne peut rien prouver en ce domaine particulier et que, de plus, c'est le passé lui-même qui a tranché.

En vérité, lorsque nous examinons sérieusement les divers éléments actuellement en notre possession, nous devenons plus nuancés, et certaines interrogations franchissent peu à peu le stade de l'illusion.

D'abord, nous constatons que cette race, considérée comme disparue depuis la fin du siècle dernier ou le début de celui-ci, a perduré en notre contrée au-delà de toute prévision; en effet, les derniers bœufs autochtones ont cessé leur activité sur le haut pays aux environs de 1920, et ce qui semble être l'ultime vache correspondant fidèlement à la description de 1806 a été photographiée au hameau de la Fiole-Boutenot (commune de Planchez) en août 1955. Ceci réduit considérablement cet irréversible éloignement dans l'espace temps qui rend les rêves impossibles, et implique un approfondissement des recherches. Car on peut imaginer, en

toute logique, qu'il doit encore exister des souches, mêmes abâtardies, conservées quelque part dans certaines exploitations du Morvan ou de sa périphérie, puisque cette race – qui avait essaimé – occupait également une partie de l'Autunois et du Bazois, sans oublier les exemplaires jadis expédiés par milliersen Brie, en Beauce, en Picardie...

Or on sait que, hormis la manipulation génétique, on peut, par simple sélection de sujets choisis et croisés entre eux (à condition évidemment d'avoir une matière d'œuvre en partie authentique, ou supposée telle), reconstituer les caractères essentiels d'une espèce originelle. Cette démarche étant au « top » de l'actualité de bien des régions soucieuses de leur patrimoine et de sa conservation.

– Pour quoi faire? me dira-t-on.

C'est effectivement la bonne question qui appelle quelques considérations que l'on peut classer selon ses propres priorités. Chacun, de l'éleveur au consommateur en passant par l'écologiste ou le puriste, pouvant y trouver sa « comptée ».

Voici, tout en vrac, un ensemble de raisons susceptibles d'alimenter notre réflexion!

•A l'aube du troisième millénaire, l'évolution considérable des tendances comme des goûts bouscule les critères d'appréciation, et nous ne savons rien de cette viande jadis décrite comme *« fine et marbrée, de qualité supérieure »*. Déjà au siècle dernier, d'autres textes faisaient état de ces possibilités gustatives, regrettant leur absence de prise en compte face à l'arrivée massive d'un charolais plus « épais », la quantité n'ayant pas forcément un rapport avec la qualité.

•En outre, si l'animal de trait issu de cette race était appelé à disparaître car ne pouvant concurrencer les mécaniques à moteur, la vache, elle, possédait des atouts non négligeables : une rusticité qui gommait les problèmes liés au vêlage ainsi qu'un lait riche et gras qui, aux dires des anciens, donnait des dérivés (crème, beurre et fromage) très appréciés.

•D'autre part, une adaptation fondamentale à ce terroir d'éleveurs « naisseurs », depuis le XVIe siècle de G. Coquille, était une garantie de valeur : *« S'il vient du Morvan* [le bétail], *les marchands* [emboucheurs] *sont assurés de l'avoir incontinent gras et bon. »*

•Enfin, un passé reconnu car, hormis le bois des flotteurs, les éleveurs morvandiaux fournissaient leurs bestiaux en quantité – et ce depuis longtemps – aux abattoirs de Lyon, de Besançon, de Paris (Poissy et Sceaux). Et je doute fort que les consommateurs de ces cités auraient accepté de bon cœur, durant des années, une viande de piètre qualité.

Toutes ces considérations confondues dans l'imagerie populaire ou les écrits d'observateurs dignes de ce nom peuvent nous interpeller, parce qu'on sait désormais quel parti certains terroirs ont tiré de ce patrimoine particulier (label pour le limousin, fromage pour le comté, etc.). Et face à ces cas, nous sommes en droit de regretter une disparition programmée, sans raisons véritables démontrées.

par ce steak charolais sur pied, ultra sélectionné, écorné, super manipulé et vitaminé, se tournent parfois vers la salers, l'aubrac, la limousine, races rustiques : curieux retour historique!

•*Jupiter,* taureau charolais de 1400 kilos, s'est vu ravir la vedette, en 1998 au Salon de l'agriculture, par deux vaches des Pyrénées dont la race était considérée comme pratiquement éteinte;

•des chercheurs ont reconstitué approximativement (et pour cause) l'aurochs, bovidé sauvage dont le dernier exemplaire fut tué juste après Charlemagne;

•en cette période de mondialisation, chaque région tend à protéger ou à

Gravure de Félix due Vuillefroy - 1878 : « En Morvan »

Pour moi, j'estime qu'il y aurait dans une éventuelle recherche, scientifique et approfondie, en accord avec les chambres d'agriculture, un beau, un juste geste de la part d'un parc régional naturel! Il en va non seulement du crédit accordé à la mémoire de ce pays, mais aussi d'un espoir supplémentaire pour tous ceux qui, comme leurs pères, veulent vivre ici. Il n'y a là aucune utopie et les exemples d'idées *a priori* farfelues ayant donné des résultats reconnus ne manquent pas. De plus, bien des espoirs sont permis du fait de l'étendue de nos connaissances alliées à une remarquable technologie, qu'il s'agisse de génétique ou de biologie.

J'ajouterai, afin d'en terminer – ceci étant évidemment momentané, car je vous l'ai dit : nous sommes obstinés, et un mouvement né de ce sentiment peut se créer –, que :

•quelques rares éleveurs du Morvan, peut-être lassés des problèmes posés

reconstituer son patrimoine domestique (bovins, ovins, porcins et volailles diverses), pensant à juste titre que la richesse naît de la diversité.

Et je ne peux citer tous les exemples représentatifs des rêves d'aujourd'hui, clamant leurs vœux à cor et à cris.

Mythiques dans nos mémoires parce qu'il furent en partie l'une des clés de notre vieille identité, immortalisés sur un tableau de Rosa Bonheur peint en 1880 – *Scène de labour en Nivernais,* actuellement exposé à Paris au musée d'Orsay –, puis photographiés dans un récent passé, les bovins rouges du Morvan restent à l'image de notre terre de mécréants : ils étaient effectivement les plus anciens compagnons des songes de nos gens. Et pour nous, qui revendiquons cet héritage venu du fond des âges, il est peut-être encore temps...